Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du BTS NDRC, veuillez visiter :
coursbtsndrc.fr/annales-sujets-et-corriges

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR

TOUTES SPÉCIALITÉS

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

SESSION 2023

Durée : 4 heures

Aucun matériel n'est autorisé.

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Le sujet se compose de 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7.

Dans ma maison

PREMIERE PARTIE : SYNTHESE

(40 POINTS)

Vous rédigerez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : Ivan GONTCHAROV, *Oblomov*, 1859, traduit du russe par Arthur Adamov.

Document 2 : Gaëtane LAMARCHE-VADEL, « Entre les pierres du mur », revue *Autrement*, 1990.

Document 3 : Mona CHOLLET, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique,* 2015.

Document 4 : Etienne CHATILIEZ, *Tanguy,* affiche du film, 2001.

DEUXIEME PARTIE : ECRITURE PERSONNELLE

(20 POINTS)

Selon vous, la maison est-elle toujours un refuge ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures et vos connaissances personnelles.

Document 1

La scène se déroule au dix-neuvième siècle, à Saint Petersbourg chez Ilia Ilitch Oblomov, le personnage principal, qui vit de ses rentes.

Chez lui, Oblomov ne portait jamais ni cravate ni gilet, car il aimait la liberté et l'espace. Ses pantoufles étaient longues, moelleuses et larges ; lorsqu'il sortait de son lit, ses pieds, sans même qu'il les regardât, s'y glissaient tout seuls…

La position allongée n'était pas pour Oblomov un besoin, comme elle l'est pour un malade ou quelqu'un qui a sommeil. Ce n'était pas un hasard, comme pour un homme fatigué ; pas non plus une volupté, comme elle peut l'être pour un paresseux : c'était l'état normal. Quand il se trouvait à la maison – et il s'y trouvait presque toujours – il restait couché, et toujours dans cette chambre où nous l'avons découvert, et qui lui servait de chambre à coucher, de cabinet de travail et de salle de réception. Il avait encore trois autres pièces, mais il s'y aventurait rarement, sinon les matins où le valet balayait son cabinet, ce qui, du reste, n'arrivait pas tous les jours. Dans ces pièces, les meubles étaient couverts de housses, et les stores baissés.

La chambre où restait étendu Ilia Ilitch semblait, au premier regard, merveilleusement meublée : on y voyait un bureau d'acajou, deux divans tendus de soie, de jolis paravents ornés d'oiseaux et de fruits tout à fait inconnus dans la nature. Et aussi des tentures de soie, des tapis, des tableaux, des bronzes, des porcelaines, et nombre de charmants bibelots.

Mais l'œil exercé d'un homme de goût y aurait décelé, au terme d'un bref inventaire, l'unique désir de conserver tant bien que mal un décorum exigé par les convenances. Oblomov ne s'était pas soucié d'autre chose. Un goût plus raffiné, plus sûr, ne se serait pas contenté de ces chaises en acajou, lourdes et disgracieuses, ni de ces étagères branlantes. Le dossier d'un divan s'était affaissé, le bois plaqué se soulevait par endroits.

Et les tableaux, les vases, les bibelots de toute sorte présentaient les mêmes caractères.

D'ailleurs, le maître de céans[1] lui-même regardait son cabinet d'un œil si indifférent et distrait qu'il semblait se demander : Qui donc est venu traîner par ici et y fourrer tout ça ? Mais la froideur d'Oblomov envers son logis paraissait devoir être dépassée par celle de Zakhar, son valet ; aux yeux, en tout cas, de quiconque examinait ce cabinet, lieu particulièrement négligé, voire abandonné.

Le long des murs, à côté des tableaux, des toiles d'araignée pendaient en festons[2] lourds de poussière ; et les glaces, loin de réfléchir les choses, auraient fort bien pu servir d'ardoises et se couvrir de notes. Les tapis étaient maculés de taches ; et sur le divan traînait un essuie-mains oublié ; enfin, rares étaient les matins où la

[1] Maître de céans : maître des lieux.
[2] Festons : guirlandes.

table ne portait pas, demeurés là depuis le souper de la veille, une assiette, une salière, et, parmi des miettes de pain, un os rongé.

Sans cette assiette, ou la pipe fraîchement allumée et appuyée contre le lit, ou le maître lui-même qui s'y trouvait, bien sûr, allongé, on eût pu croire la chambre inhabitée, tellement tout y était poussiéreux, déteint, dépourvu de toute trace d'une présence humaine.

Ivan GONTCHAROV, *Oblomov,* 1859,
traduit du russe par Arthur Adamov.

Document 2

Volets clos, porte scellée, la maison se referme sur elle-même, ignorant tout du dehors, sourde aux appels, n'ayant plus de timbre vibrant aux tonalités extérieures. Elle ne connaît plus que les voix qui grondent et insultent, les grognements des chiens ou les stridences des sirènes. Le dehors est-il devenu synonyme de vol et malfaisance ? L'extérieur menace-t-il de rapt l'intérieur qui s'en défend par des barreaux, alarmes, caméras, codes… ?

Nul ne niera le bien-être de la demeure qui, telle un nid ou une coquille – ces figures chères à Bachelard[1] pour évoquer l'intériorité enveloppante de la maison –, s'enroule autour de ses habitants, collant à leur intimité, dessinant les coins et les recoins de leurs jeux, leurs amours, mémoires et rêves. Mais une telle maison communiquera d'autant plus des sensations de quiétude, de chaleur, de protection, que le vent s'engouffrera dans la cheminée, que les fenêtres mal jointes grinceront sous la pression des rafales, ou la pluie par saccades frappera les volets. La chaleur n'est jamais si délicieuse que quand l'hiver a poussé ses rigueurs jusque sous les portes, que les bourrelets de laine ou de caoutchouc tentent d'arrêter. […]

Aussi la maison qui aujourd'hui s'isole du bruit, du froid, du chaud de l'air, des insectes, des voisins, de tout autre y compris des hommes, suspectés d'être tous des voleurs, est assurée de conserver plus sûrement silence, propreté, tiédeur, patrimoine, mais aussi de connaître une solitude vide ; vide d'être et d'événement, de ceux qui laissent des traces et font croire aux maisons hantées. Une maison dont la sécurité pointilleuse refoule les visiteurs est incapable d'esprit(s) ; la fuiront bientôt ceux qui s'y étaient installés, quand l'hostilité a remplacé l'hospitalité. Ne plus être visitée, c'est pour la maison perdre toute occasion d'offrir un toit à celui qui en est privé ; c'est oublier que l'immobilité et la longévité qui caractérisent la maison la prédestinent à ceux qui passent, s'y arrêteront pour une halte. La maison est aussi une étape. On s'y pose et repose pour en repartir. Elle est aussi cette lumière qui sourit au loin, comme le phare ou l'amer[2] signalent la terre, ou l'accotement prochain. Elle ne peut se soustraire à ce rôle d'accueil de l'étranger, d'ouverture qui fait signe, sans manquer à elle-même, sans perdre même pour qui l'habite le secret de son intimité. Car celui-ci en effet ne consiste pas en un repli sur soi, mais bien dans la capacité d'introduire sans crainte l'inconnu au cœur de la maison et de transformer les âpretés[3] de la route en un séjour amical.

Gaëtane LAMARCHE-VADEL, « Entre les pierres du mur », revue *Autrement* , 1990.

[1] Bachelard : philosophe français du XXe siècle.
[2] Amer : point de repère servant à guider les marins.
[3] Âpretés : rudesses désagréables, difficultés.

Document 3

Il y a douze ans, c'était déjà un besoin de m'arrimer à la vie par des liens plus solides, de trouver des moyens de résister à la dureté des temps et à ses effets minants, qui m'avait poussée à écrire un précédent livre, dont un chapitre portait sur l'idée du foyer. La découverte émerveillée de Gaston Bachelard, à l'époque [...], avait eu un effet régénérant, libérateur. Jamais je ne m'étais jetée sur un auteur avec une telle avidité ; j'avais raflé tout le rayon à la librairie en bas de chez moi. Enfin, quelqu'un, quelqu'un qui était par ailleurs un grand philosophe des sciences, un personnage doté d'une autorité indiscutable, affirmait que mon besoin régulier de repli, de solitude, d'évasion dans l'imaginaire ne relevait pas d'une tentation coupable, régressive, infantile, mais d'une pulsion essentielle, bénéfique. [...] « La maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison nous permet de rêver en paix. Il n'y a pas que les pensées et les expériences qui sanctionnent les valeurs humaines. » Peu importe les angoisses que m'inspiraient tant l'état du monde que ma propre situation : *« Respire ! »* me soufflait Bachelard.

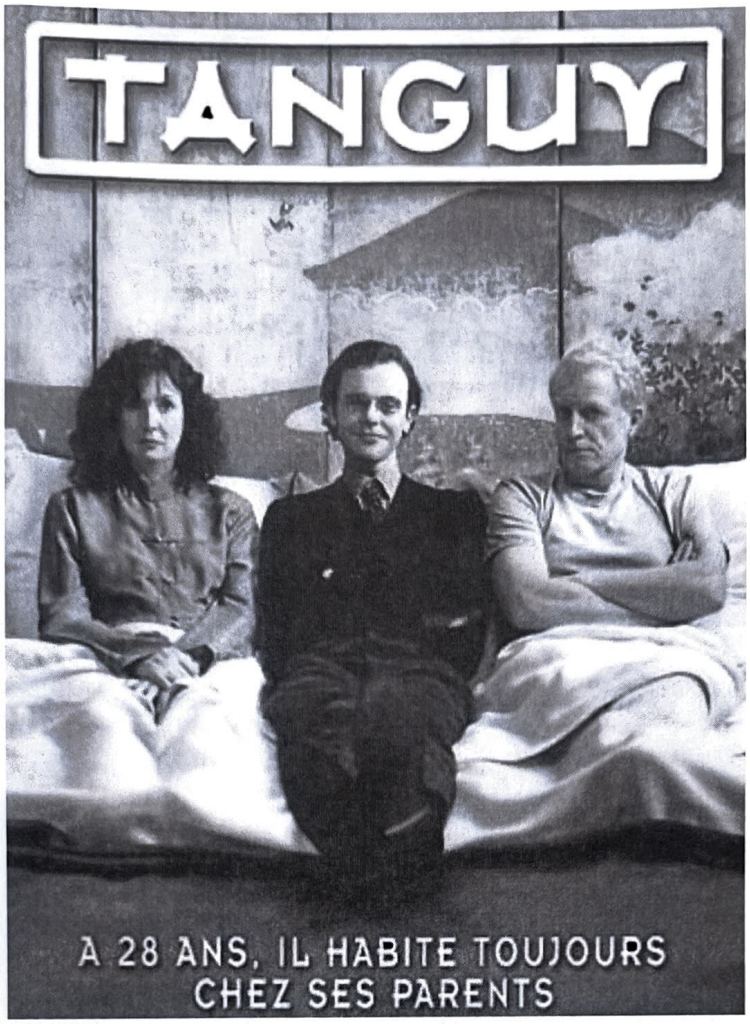
Mais c'est comme si, depuis, la noirceur qui nous assiégeait avait encore grandi, comme si elle était devenue encore plus étouffante. Il me semble vivre dans une société vermoulue, voir des illusions s'effondrer par pans entiers, n'être entourée que de formes et de structures caduques, dépassées, inopérantes. Les nuages politiques s'accumulent, on lutte contre le pressentiment d'une catastrophe, et la situation écologique empêche même de se raccrocher à l'espoir qu'après un épisode de violence généralisée on pourrait tout recommencer à zéro comme sur une belle page blanche. Sur Facebook, un jour de février 2014, l'une de mes connaissances confie qu'elle n'aurait « jamais cru vivre une époque comme celle-ci ». Il lui semble « que l'air devient irrespirable, que les amis sont rares et lointains, que la solitude est le meilleur refuge ». Peu de temps auparavant, une camarade de lycée, qui venait comme moi d'atteindre les quarante ans, me confiait combien, avec le recul, elle enviait le mode de vie insouciant et festif de ses parents dans les années 1970, lorsqu'elle-même était enfant, et combien son quotidien, en comparaison, lui semblait lourd, syncopé[1], angoissé. Un quotidien asphyxié par la disparition de la confiance en l'avenir.

Me voilà donc, entre mes quatre murs, tentant de préserver des vents froids du dehors une petite flamme d'enthousiasme, demandant à mes rêveries de jouer le rôle d'une baguette de sourcier[2], pillant la bibliothèque à la recherche de trésors de vitalité chez les auteurs qui en ont à revendre.

Mona CHOLLET, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique,* 2015.

[1] Syncopé : heurté, saccadé.
[2] Sourcier : personne qui prétend trouver une source en suivant les vibrations d'une branche de noisetier.

Document 4



Etienne Chatillez, *Tanguy*, affiche du film, 2001.

Copyright © 2026 FormaV. Tous droits réservés.

Ce document a été élaboré par FormaV© avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV©, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV© se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.